

Les pionnières : les premières recherches françaises sur le genre et le vieillissement en regards croisés

Entretien coordonné par **Virginie VINEL** et **Ingrid VOLÉRY**

Avec la participation de Marie-Jo GUISSET-MARTINEZ, Monique MEMBRADO, Bernadette PUIJALON, Jacqueline TRINCAZ

À l'occasion de ce numéro consacré au vieillissement dans une perspective de genre, nous avons voulu revenir sur les travaux de pionnières françaises qui, dès les années 1980-1990, se sont intéressées, sous des angles variés, au vieillissement des femmes. Contre une tendance scientifique et institutionnelle à « universaliser le masculin », elles ont posé les jalons d'une approche sensible aux discriminations et aux disqualifications affectant tout particulièrement les vieilles femmes, à leur plus grande mobilisation en matière de *care* et de travail domestique et à leur invisibilisation paradoxale, aux spécificités de leurs expériences du vieillissement ou encore aux formes de résistance et d'action collective qu'elles sont susceptibles d'engager.

Bien sûr, cette préoccupation n'est pas seulement française. En Europe, on peut citer, entre autres, les travaux de Julia Twigg (Angleterre), de Ursula Lehr et Gunhild Hagestadt (Allemagne) ou de Maryvonne Gognalons-Nicolet (Suisse). De l'autre côté de l'Atlantique, à peu près à la même époque, des Québécoises et des Américaines se saisissent de l'enjeu et dialoguent parfois étroitement avec la recherche française comme le montrent les recherches de Michèle Charpentier et Anne Quéniart¹. Ceci étant, la façon dont ces recherches se déploient, à la faveur de liens d'alliance tissés avec certaines institutions, professionnels du terrain et associations, reste largement façonnée par le contexte national. C'est à la compréhension de ces liens et à la manière dont cette perspective de recherche s'est construite que cet entretien se consacre².

¹ Voir par exemple Michèle Charpentier (1995) et Michèle Charpentier et Anne Quéniart (2009).

² Les entretiens ont été recueillis par écrit et séparément. Virginie Vinel et Ingrid Voléry les ont mis en dialogue. Elles remercient particulièrement Bernadette Puijalon, Jacqueline Trincaz, Monique Membrado, Marie-Jo Guisset-Martinez pour leurs écrits et Anne Quéniart, Michèle Charpentier et Simone Pennec pour leur soutien.

Pouvez-vous nous raconter comment vous avez commencé à travailler sur le vieillissement ? Dans quel cadre et avec qui ?

Bernadette Puijalon : En 1977, dans le cadre du VII^e Plan³, le gouvernement a lancé divers programmes d'actions prioritaires. Le 15^e portait sur le maintien à domicile et la participation des personnes âgées à la vie de la cité. Jean Dessaint en était l'initiateur. Au ministère des Affaires sociales, il posa comme condition à l'obtention de subventions, la participation de personnes âgées à l'élaboration des programmes locaux et aussi le suivi d'une formation dans six centres agréés et financés par le ministère. Le département de formation continue Sciences sociales de Paris XII-Créteil (devenue UPEC, Université Paris-Est Créteil) qui formait des travailleurs sociaux fut retenu. Le directeur de l'époque, Marc de Montalembert, m'a demandé de le seconder dans l'élaboration de ces formations. J'avais un DEA en Sciences de l'éducation et de la communication et je travaillais à Créteil depuis 1975. Quand je lui ai dit : « *Je n'y connais rien* », il m'a répondu : « *Il s'agit de monter le programme et tu te formeras sur le tas.* » Les sessions duraient deux semaines. Les participants d'origines très diverses (du simple retraité au directeur de l'action sociale d'un département, en passant par des travailleurs sociaux ou des élus) venaient au départ pour obtenir leur subvention mais ces sessions furent des lieux extraordinaires d'échange et d'élaboration d'innovations, chacun apportant son expérience et ses questionnements. J'ai donc d'abord été formée par des gens de terrain et cela a marqué toute ma carrière. (...) J'ai découvert le lien entre une approche de terrain très concrète éclairée par une réflexion militante et philosophique sur le vieillir dans notre société. Cela m'a passionnée. J'ai donc fait ma thèse en anthropologie sociale sur le sujet « Dépendance et Vieillesse », sous la direction de Louis-Vincent Thomas – le thème de la dépendance apparaissait dès la fin des années 1970, et marquait un tournant idéologique majeur dans l'approche du vieillissement. (...) Dans la foulée, j'ai obtenu un poste de Maître de conférences.

Jacqueline Trincaz : [De mon côté], j'ai mené mes premières recherches en Afrique durant les années 1970-1980, au Sénégal d'abord, puis au Rwanda et en Côte d'Ivoire. En débutant ma carrière dans le service de psychiatrie de Dakar Fann, j'ai d'emblée fait porter mon intérêt sur les représentations, culturelles et sociales, de la maladie et de la santé. En parallèle, je menais ma thèse sur la ville de Ziguinchor en Casamance, en étudiant les relations entre les religions ancestrales et les religions prosélytes, christianisme et Islam. J'abordais tout à la fois des dimensions anthropologique, historique et sociologique. Même si la place et le rôle joué par les vieux dans les systèmes de représentation n'étaient pas absents de mes travaux, la vieillesse et le vieillissement n'étaient pas encore pour moi des objets de recherche.

Ils le deviendront lorsqu'en 1990 je suis nommée sur un poste d'enseignante-chercheuse à l'Université Paris XII (aujourd'hui UPEC), afin notamment de co-diriger avec Bernadette Puijalon un Diplôme Universitaire de Sciences humaines Appliquées à la Gérontologie, « DUSHA Gérontologie », dans le cadre de la formation continue. Il s'agissait de former des professionnels du secteur (infirmiers, ergothérapeutes,

³ À la suite du VI^e plan, « le programme finalisé pour le maintien à domicile des personnes âgées », l'État élabore en 1977 un VII^e plan, Programme d'action prioritaire n° 15.

cadres, directeurs d'établissement...), de les mener à changer leur regard sur les vieux, et à évoluer d'un savoir-faire vers un savoir-être, au travers justement d'un travail de recherche de terrain. Impossible désormais pour moi de ne pas consacrer mes propres travaux de recherche au vieillissement.

Mon passé d'africaniste m'a menée à aborder le phénomène dans une approche résolument culturelle. Quelles représentations de la vieillesse sont à l'œuvre, en Afrique et en Occident ? Comment ces représentations sociales se modifient-elles à travers le temps et l'espace ? Voilà les premières questions que je me suis posées.

Monique Membrado : J'ai abordé, dans les années 1990-1995, les questions du vieillissement au sein d'une équipe de sociologues toulousains (le LISST Cieu – CNRS et Université) en même temps que par une collaboration avec des médecins de santé publique et épidémiologistes d'une équipe de l'Inserm. La collaboration de longue date qui nous unissait aux épidémiologistes et aux médecins de santé publique s'est concrétisée par des réponses communes à des appels d'offres qui combinaient démarche épidémiologique et sociologique (création d'une équipe « Épidémiologie et sociologie du vieillissement »). L'approche sociologique a permis de complexifier et d'enrichir par des entretiens auprès des personnes âgées et de leurs proches (constitution de monographies) les données de l'enquête épidémiologique qui était réalisée dans le cadre d'études longitudinales sur le handicap ou la charge de l'aide. Nous avons mené dans le même temps au sein du CNRS, une recherche sociologique sur les expériences (les formes) du vieillir en ville (PIRVilles) qui a mis à l'épreuve notamment la problématique de la « déprise », apparue dans les travaux antérieurs de notre équipe de sociologues.

Ces divers travaux ont conduit, d'une part, à une critique de la notion épidémiologique de « fardeau » (*burden*) et de la construction de la vieillesse comme « dépendante » (discussions virulentes mais constructives avec nos collègues de l'Inserm) et, d'autre part, à la restitution des expériences du vieillissement (comme processus pluriel) tant par les personnes elles-mêmes que par leurs proches. C'est dans le contexte de ces deux types de travaux qu'ont émergé les questions des places et tâches accomplies par les femmes majoritairement dans le travail de soin (on ne parlait pas de « *care* » à ce moment-là !) et celle des différences d'expériences et de rapports à la ville, au vieillir et au monde des femmes et des hommes.

Vos réponses semblent indiquer que, dès le départ, les recherches émergent en lien avec des institutions et des professionnels accompagnant les personnes âgées. Est-ce bien le cas ? Quels ont été vos rapports avec ces institutions et professionnels au fil de votre parcours ?

Bernadette Puijalon : Comme ma thèse sur le vieillissement en France a été l'un des premiers travaux universitaires sur le sujet, très vite, j'ai été sollicitée par des caisses de retraite, la Fondation de France, des départements... pour des recherches et des études diverses. J'ai toujours cherché à combiner un apport théorique et une connaissance du terrain. Pour la Fondation de France, dont la chargée de mission était Marie-Jo Guisset, j'ai expertisé des centaines de projets innovants, j'ai visité des dizaines de structures dans des domaines aussi divers que le maintien à domicile, la vie en établissement (notamment les petites unités de vie), la coordination,

l'intergénération... J'ai présidé le Comité Personnes âgées de cette Fondation pendant six ans et j'ai ensuite fait partie du premier comité scientifique de la Caisse nationale de solidarité pour l'autonomie (CNSA), à sa création en 2004. Par l'intermédiaire de Marie-Jo Guisset qui avait initié des contacts et des groupes de travail au niveau de l'Europe, j'ai pu avoir une ouverture européenne, notamment par le biais de fondations et dans le cadre d'années européennes sur les thèmes de l'intergénération et du vieillissement. Avec Jean-Paul Deremble, qui avait pris le relais de Marc de Montalembert, nous animions jusqu'à 100 journées par an, financées par le ministère des Affaires sociales, pour des professionnels de la gérontologie (des aides-ménagères aux directeurs d'établissement) sur les thèmes couvrant tout le champ de l'action sociale. Nous avons ensuite monté un DUSHAG (Diplôme universitaire de sciences humaines appliquées à la gérontologie) pour des professionnels soucieux d'obtenir une reconnaissance. Pendant toutes ces années, les six centres pionniers (Grenoble, Créteil, Nancy, Brest, Montpellier, Bordeaux) de 1977 se réunissaient régulièrement sous la conduite de Michel Philibert et Xavier Gaullier en présence du responsable des questions du vieillir au ministère. Les échanges étaient riches, débouchant souvent sur des évolutions réglementaires et le soutien à des innovations. Ces formations se sont interrompues dans les années 1985. Il y avait à l'époque une fluidité possible entre la réflexion et l'action, l'innovation était encouragée, soutenue. En 1990, Jacqueline Trincaz a remplacé J.-P. Deremble. Avec elle, nous avons monté un département et créé une Licence puis un Master de Gérontologie. Si nous avons fait un département spécifique, c'est parce que nos collègues des sciences sociales n'ont pas voulu intégrer la question du vieillissement dans leur département, l'objet n'étant selon eux pas digne d'intérêt, en fait un déni et un refus profond. Âgisme bien présent... Ils changeront d'avis dix ans plus tard...

Jacqueline Trincaz : Largement sensibilisée aux phénomènes de domination coloniale et post-coloniale, au racisme et à la discrimination qu'ils sous-tendaient, j'ai voulu, en abordant le vieillissement, déconstruire ce néologisme qu'est l'âgisme, qui était apparu récemment dans un arrêté ministériel du 13 mars 1985 pour « *l'enrichissement du vocabulaire relatif aux personnes âgées, à la retraite et au vieillissement* ». Il y était précisé que le terme était « *formé par analogie avec racisme* » et qu'il désignait « *la discrimination dont sont victimes les personnes âgées* ». Il était enfin conseillé de se reporter aux expressions suivantes : « *discrimination sociale, inégalité sociale, ségrégation sociale* ». Ces expressions inhérentes à la définition marquaient bien toute l'importance et le rôle joué par l'âge dans la différenciation, la catégorisation et la mise à l'écart. Le terme a d'ailleurs été introduit dans le *Dictionnaire Larousse Universel* en 1987 avec la définition suivante : « *Attitude de discrimination ou de ségrégation à l'encontre des personnes âgées* ». Je parlais alors de l'hypothèse que, si l'âgisme était entré tout récemment dans le vocabulaire, c'est qu'il correspondait à une réalité nouvelle bien précise. Car même si, au cours de l'histoire, avaient pu se développer des représentations très négatives accompagnées d'attitudes d'exclusion, le contexte contemporain, démographique, économique et social, devait être totalement inédit et s'accompagner de valeurs privilégiant la jeunesse et situant la vieillesse en contre-valeur.

Voilà donc comment s'est construit mon intérêt pour mon nouvel objet de recherche, que j'allais aborder dans une collaboration très étroite avec Bernadette Puijalon. Elle était déjà très implantée dans le secteur et m'a d'emblée introduite auprès des instances institutionnelles, l'association Centre de Liaison d'Étude d'information et de Recherche sur les Problèmes des Personnes Âgées (CLEIRPPA), la Fondation nationale de la gérontologie (FNG), la Fondation de France. Cela m'a permis de m'impliquer dans des recherches au plus près du terrain. Nous étions appelées à jouer un rôle d'actrices et d'expertes, à répondre à des demandes d'organismes divers et éclatés. Des communes nous sollicitaient pour concevoir les dispositifs gérontologiques à mettre en œuvre pour les prochaines décennies ; nous animions des équipes de retraités qui, à partir de leur expérience, faisaient émerger des axes d'orientation souhaitables pour le futur ; nous intervenions pour impulser une réflexion sur le vieillissement avec les professionnels de santé et du secteur social. Intégrées au réseau de consultants de la Fondation de France, nous nous sommes largement impliquées lors des deux années consacrées au vieillissement, l'*Année européenne des personnes âgées et de la solidarité entre les générations* (1993) et l'*Année mondiale du vieillissement* (1999) intitulée *Une société pour tous les âges*. Nous avons étudié ainsi l'évolution des actions dites intergénérationnelles, symptomatiques de notre culture où la ségrégation des âges mène à recréer artificiellement du lien social entre vieux et jeunes. Nous avons rencontré bien des lieux pour nourrir notre réflexion. Dans notre Unité de formation et de recherche (UFR) à l'université, la plupart des enseignants se regroupaient dans une équipe de recherche, intitulée Changements des Modes de Vie et des Valeurs éthiques et culturelles (CMVV), qui a évolué jusqu'à la création du Laboratoire interdisciplinaire de recherche sur les transformations des pratiques éducatives et des pratiques sociales (LIRTES) en 2014 (EA 7313), qui se donne pour objet l'analyse des transformations éducatives et des pratiques sociales.

Le soutien de certains acteurs institutionnels du champ semble avoir été central dans le développement des recherches sur le vieillissement des femmes. Marie-Jo Guisset Martinez, vous avez été impliquée dans ces institutions et très en soutien à ces travaux. Que pouvez-vous nous en dire ? Quel a été votre parcours dans ces institutions ?

Marie-Jo Guisset-Martinez : Après un diplôme de travail social, mon parcours professionnel a en fait débuté en 1974 dans une commune de l'agglomération lyonnaise. Ma mission consistait à coordonner les activités du Club 3^e âge comptant plus de 300 participants et à faire le lien avec les services de la ville (...). Novice sur le sujet, je découvrais tout et notamment ceux qu'on appelait les « indigents » qui, de fait, étaient souvent de vieilles indigentes. Le club géré par la municipalité offrant un goûter quotidien ; j'étais choquée de voir ces femmes « *se jeter sur les biscottes, le beurre et la confiture* ». C'est plus tard, en préparant leur dossier de prise en charge pour un voyage aux Baléares, organisé pour le club, que je découvris la grande précarité de nombre de femmes, femmes au foyer, veuves d'ouvriers. Puis, en 1977, dans le cadre du 7^e Plan, les pouvoirs publics ont instauré une action d'envergure concernant la vie à domicile des personnes âgées. C'était le Programme d'Action Prioritaire (PAP 15). J'ai alors été invitée par Amédée Thévenet (IGAS) directeur du SRASS (ancêtre de l'Agence

Régional de Santé) à rejoindre à temps partiel son équipe pour aider à la diffusion du PAP 15 en Rhône-Alpes. En effet, le PAP 15 stipulait que « *les personnes âgées doivent participer à la conception et à la gestion des équipements et services qui les concernent* ». D'où mon expertise supposée, vu mon expérience auprès des personnes âgées. Les mesures du PAP 15 ont inclus la formation des acteurs, notamment des délégués régionaux du PAP 15 : c'est à cette occasion que j'ai rencontré le Pr Michel Philibert, professeur de philosophie à l'université et fondateur du Centre Pluridisciplinaire de Gérontologie de Grenoble (CPDG) pour ma formation en gérontologie (...). En 1988, j'ai rejoint la Fondation de France à temps partiel en tant que chargée de mission aux actions « Personnes âgées ». Outre l'étude de dossiers, j'ai coordonné une première étude *Grand âge, Dépendance et Lieux de vie* en 1990 avec Bernadette Veysset-Puijalon de l'Université de Créteil et Alain Villez de l'Union nationale interfédérale des œuvres et organismes privés non lucratifs sanitaires et sociaux (Uniojss). La publication qui en est issue s'est appuyée sur un groupe de travail (1989-1990) réunissant quatorze porteurs de projets de Petites Unités de Vie (PUV) en France. En 1991, j'ai ensuite été nommée responsable du Programme personnes âgées qui était tout juste créé, témoignant de la volonté de la Fondation d'agir dans le secteur de la vieillesse en utilisant les fonds dont elle disposait grâce à ses donateurs, aux legs qui lui étaient adressés et aux fondations abritées.

La Fondation de France est alors devenue pilote, tête chercheuse des innovations sur la question Vieillesse en France. Comme c'est la règle à la Fondation, j'ai mis en place le Comité d'experts bénévoles qui allaient accompagner la réflexion, l'orientation et les choix du programme personnes âgées. Le Comité comprenait des acteurs de terrain comme Claudie Paugam à Saint-Herblain à partir de 1983, Pierre Guillet de Paris, Germaine Chanut de Saint-Étienne – pionniers dans leur domaine, des universitaires ouverts à la gérontologie sociale tels Bernadette Puijalon et Bernard Cassou, Louis Gallard ou pour les pouvoirs publics Pierre Mousnier Lompré (Inspection générale des affaires sociales – Igas) et Joëlle Voisin, chef du bureau vieillesse du ministère, ce qui lui permettait d'avoir une vue globale sur les projets d'un type nouveau que le programme soutenait. En 1993, *Année européenne des Personnes âgées et de la solidarité entre les générations*, j'ai été désignée par le ministère des Affaires sociales pour conduire la délégation française composée de deux équipes de PUV : Saint-Herblain (44) et Villeurbanne (69). À l'issue de la Conférence inaugurale à Bruxelles à laquelle participaient d'autres sites de PUV en Europe, nous avons lancé le Groupe Saumon⁴. Ce groupe d'échanges sur les pratiques réunissait des équipes ayant ouvert des PUV (Grande-Bretagne, Allemagne, Belgique, Hollande, Espagne et France). La Commission européenne intéressée par notre initiative a apporté durant cinq ans sa garantie (logo) et son soutien financier aux travaux et aux colloques que le groupe organisait dans différents pays. C'est dans ce contexte que j'ai pu aider les chercheurs français à s'insérer dans des réseaux européens. Nous avons ensuite travaillé à valoriser les productions de ce groupe. En 1994, pour les 25 ans de la Fondation de France, nous avons

⁴ *Groupe Saumon – Salmon Group* : nom choisi par les participants constatant les obstacles pour faire vivre et pérenniser les PUV malgré l'attrait et la réussite de leurs réalisations, d'où l'idée qu'il est difficile d'agir et d'innover à contre-courant... à l'image des saumons.

organisé un colloque présentant les grandes lignes du programme, illustrées par des témoignages d'acteurs de terrain, et l'éclairage européen par le Groupe Saumon. Et en 1997, nous avons sollicité le *European Centre for Social Welfare Policy and Research* pour mener une recherche sur 7 PUV dans chacun des pays du groupe⁵. (...) Au fil des ans, j'ai donc engagé des partenariats et alliances qui donnaient crédit et visibilité à notre action au niveau national – le ministère, la Commission européenne, les caisses de retraite, AMF (Association des maires de France) et têtes de réseau : Union nationale des centres (inter)communaux d'action sociale (Unccas), Fédération hospitalière de France (FHF), Uniopss, Fédération des établissements hospitaliers et d'aide à la personne privés solidaires (Fehap), Aînés ruraux... – et qui ont permis de soutenir les travaux dans le domaine. Nous avons même mis en place une méthode de travail permettant de soutenir les recherches sur les femmes âgées en même temps que de les valoriser et les faire connaître au-delà de l'université. Lorsque j'ai quitté la Fondation de France pour lancer le Pôle initiatives locales de la toute nouvelle Fondation Médéric Alzheimer en 2001, j'ai d'ailleurs reproduit la même méthode de travail qu'à la Fondation de France sur un secteur plus restreint. Certains de ces partenariats sont encore à l'œuvre aujourd'hui mais surtout, la dynamique se poursuit avec, par exemple, le lancement par la Fondation de France en 2013 de son axe *Vieillir acteur et citoyen de son territoire*.

Bernadette Puijalon : Il y avait, en effet, dans des lieux de pouvoir (par exemple à la Fondation de France avec Marie-Jo Guisset ou au ministère avec Joëlle Voisin) des femmes aux manettes. Et j'ai vu alors qu'en tant qu'expertes, ayant la possibilité de décider de la pertinence d'une subvention, nous avons droit à une attention et une écoute autres... Même chose quand j'ai fait partie de divers comités décisionnels. Mais, pendant toute ma carrière, j'ai eu affaire à une majorité d'hommes sensibilisés à ces questions. Maintes fois, ce sont même eux qui m'ont ouvert les yeux, qui ont critiqué la pusillanimité héritée de mon éducation (les femmes se taisent) et m'ont poussée à agir. Je leur dois beaucoup, car à l'époque nous avons besoin de ce soutien pour avancer. Je pense à Louis-Vincent Thomas, aux présidents de la Fondation de France, Louis Dufourcq ou Hubert Curien, et à bien d'autres...

Monique Membrado : En effet, durant ces années, les recherches sur la question ont été stimulées par la constitution des réseaux de chercheurs, en lien avec les institutionnels et les acteurs de terrain. Ce fut une véritable synergie qui a aidé au déploiement des recherches et questionnements sur le vieillissement, à la rencontre des experts à travers des réponses communes aux appels d'offres qui ont pu déboucher sur des propositions (plus ou moins prises en compte) pour les politiques publiques et sur des collaborations (par exemple l'Institut fédératif de recherche « *Santé, société et vieillissement* » créé en 1994, les collaborations France Québec et les appels d'offres de la Mission Interministérielle Recherche et Expérimentation à l'époque⁶).

⁵ *The Use of small housing units for older persons, European center, Vienna, 1998.*

⁶ Service créé en 1982 pour promouvoir la place des sciences humaines et sociales dans le paysage de la recherche française. Il couvrait alors les champs de la santé, de la solidarité, du travail et de l'emploi.

Justement, quand et comment la question du genre émerge-t-elle dans vos recherches ? On comprend bien qu'elle se déploie parce qu'elle est soutenue par des femmes, aussi quelques hommes appartenant aux institutions financeurs et universitaires, mais comment êtes-vous parvenues à installer cette perspective et dans quel contexte ?

Bernadette Puijalon : La question du genre émerge en fait dès qu'on s'intéresse à la démographie, donc dès le départ. La question que je me suis très vite posée : les représentations sociales de la vieillese seraient-elles les mêmes si $\frac{3}{4}$ des personnes âgées étaient des vieux et non des vieilles ? La question des revenus, de la solitude sont aussi des questions genrées. Puis, toujours à partir du terrain, la question de l'aide genrée s'impose. Ce sont les femmes qui sont en première ligne... La question était donc présente dès le départ, mais plus sous forme d'un constat désolant que comme une piste d'action, les réformes nécessaires débordant largement le champ de la gérontologie. Ce qui m'a très vite frappée sur le terrain, c'est la difficulté des professionnelles dans ce domaine, notamment des aides-ménagères, et en institution, des personnels en contact journalier avec les résidents. Une souffrance au travail qui pouvait être très grande dans certains lieux (à partir notamment de leur investissement affectif, de leur sentiment d'impuissance et de la condescendance de leur hiérarchie). Et là, une action était possible : sensibilisation, formation pour leur permettre de mettre en mots ce qu'elles vivaient. Richesse des échanges, compagnonnage entre savoir-faire et savoir dire.

Dans le champ de la construction des politiques sociales, j'étais très sensible à la prise en compte du vécu, souvent face à des hommes axés sur une méthodologie quantitative. L'un d'eux un jour dans un colloque, alors que je faisais référence à ce vécu, m'a dit avec dédain : « *Madame, vous êtes préscientifique* ». Il y aurait d'ailleurs une étude à faire sur l'usage du terme « Madame » dans certaines interpellations... Et je peux rapporter d'autres anecdotes similaires dans le champ universitaire par exemple. Lors d'un colloque dans les années 1980, j'étais la seule femme intervenante alors que le public était très majoritairement féminin. Quand je l'ai fait remarquer en débutant ma communication, l'animateur de la session s'est mépris sur ma remarque et m'a répondu : « *Mais, madame, vous aurez droit à toute notre indulgence.* » Tollé dans la salle... Il n'a pas compris. Dans un tel contexte, je me suis posée la question de ma légitimité, mais les évolutions de ces dernières années m'ont fait relire autrement le film : bien des obstacles rencontrés au cours des ans me sont apparus sous l'angle du genre, alors que je les avais à l'époque vus comme inévitables, quasi « naturels ». Je me remettais en cause plus facilement que je ne remettais en cause le système.

Jacqueline Trincaz : Pour moi aussi, la question du genre s'est imposée d'emblée dans mes recherches de par l'approche culturelle et socio-historique qui était la mienne. Dans toute culture, les représentations du vieux et de la vieille diffèrent du fait même que la position sociale de l'homme et de la femme est bien distincte. Comme l'a montré Françoise Héritier, cette position est presque universellement inférieure pour les femmes. Toutefois, dans les traditions anciennes d'Afrique, où vieillese rimait avec sagesse, la survenue de la ménopause pour les femmes, Louis-Vincent Thomas l'avait déjà étudiée, pouvait améliorer leur condition (participation accrue aux décisions du

groupe notamment). Mais du fait de leur transformation physiologique, elles pouvaient aussi être jugées dangereuses, avec un statut ambivalent (à la fois homme et femme) ou ambigu (ni femme ni homme) qui les faisait souvent désigner comme sorcières. Inutilité sexuelle et reproductive pouvaient mener à les exclure.

J'ai moi-même analysé, particulièrement au travers de récits transmis par des médias, comment aujourd'hui les femmes, ayant gagné en autonomie, notamment par la mise en place des codes de la famille qui leur octroyaient par exemple le droit à l'héritage, devenaient gênantes. Elles pouvaient être aisément accusées de sorcellerie lors d'un décès au village, puis expulsées, voire assassinées. Ségrégation, discrimination, exclusion, autant de termes qui revenaient avec puissance dans mes recherches centrées sur les femmes âgées. Ces questions, je les ai posées aussi à nos sociétés.

En me plongeant dans l'histoire de la pensée occidentale, j'ai également montré la violence qui s'exerce contre les vieilles femmes. Leur laideur a été toujours plus violemment décrite que celle des vieux pour qui l'accent était davantage mis sur le caractère et les conflits qui les opposaient aux jeunes. Car le corps féminin, érotisé, esthétisé, objet de séduction et de désir dans la jeunesse, devient répugnant dans la vieillesse. Laideur et pouvoirs maléfiques sont particulièrement mis en exergue lorsque la femme est seule, abandonnée, objet de mépris et de dérision, et qu'elle n'est plus perçue dans son rôle traditionnel de fille, épouse ou mère. Socialement improductive, ne suscitant plus le désir ni le plaisir, n'engendrant plus, la femme âgée est appréhendée comme inutile, porteuse du double stigmate, celui de l'âge et celui du sexe. Dans *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir s'était justement indignée : « *Être femme et vieille, cela fait beaucoup dans une société comme la nôtre !* » Toutefois, peu d'hommes pour s'indigner ! Même Sigmund Freud voyait dans la ménopause une transformation pernicieuse et nocive pour l'entourage. Dans *Névrose, psychose et perversion* (1913), il écrivait par exemple : « *Après avoir perdu leurs fonctions génitales, les femmes changent singulièrement de caractère. Elles deviennent querelleuses, cruelles et despotiques, mesquines et avares, adoptent des attitudes typiquement sadiques qui leur étaient auparavant étrangères.* » Le fait que les femmes âgées soient aujourd'hui plus nombreuses que les hommes influe sans conteste sur les représentations de la vieillesse. Cela nous a menés à rapprocher dans nos recherches âgisme et sexisme, que ce soit dans le discours des experts, dans l'analyse des inégalités économiques et sociales, dans la publicité, tout comme dans le désintérêt des chercheurs ou dans les injonctions paradoxales faites aux femmes.

Monique Membrado : À l'époque, on ne parlait en fait pas tant de « genre » que de la place prédominante de l'intervention des femmes dans la production de soins à leurs proches et déjà des inégalités de sexe dans ce soutien (familial comme dans le recours à l'aide professionnelle). C'est ce que j'ai pu développer lors d'un colloque international en Espagne (1994), dans le cadre de ma participation aux travaux de l'équipe Simone (plus tard SAGESSE – Savoirs, Genre et Rapports Sociaux de Sexe). C'est plus précisément dans le cadre de cette équipe universitaire et pluridisciplinaire de Toulouse Le Mirail que j'ai pu insérer et conduire mes questionnements sur le vieillissement et le « genre », développés dans le contexte de mes recherches au CNRS, où je menais parallèlement des travaux sur les questions de santé des femmes (VIH, alcoolisme,

Interruptions médicales de grossesse...). Les notions d'invisibilité ou de survisibilité des femmes, qui avaient émergé dans les travaux précédents, et qui faisaient écho à la situation inégalitaire et discriminée (essentialisée) des femmes dans le domaine de la santé et des soins, ont été développées dans ce contexte. C'est une question qui commençait à être abordée par d'autres collègues (Geneviève Favrot-Laurens, Fanny Filosof...). Plus tard, notre recherche sur le vieillir et l'espace urbain a amené en même temps des données intéressantes sur les différences de comportement et de rapport à la ville et à la famille des hommes et des femmes. Dans ce que nous avons appelé les « formes du vieillir » (le rapport à l'avancée en âge, se dire, se sentir « vieux, vieille » ou pas), le statut familial notamment a été un indicateur important de différenciation entre les femmes : les femmes célibataires ou veuves « précoces » manifestant, par exemple, une forme de vieillesse plus « apaisée » que les femmes mariées et avec enfants et un attachement plus fort et plus ludique à la ville, mais aussi entre les femmes et les hommes. Cette question du statut familial mériterait, il me semble, d'être plus explorée actuellement ! Je dirais donc que la question du « genre » est apparue d'abord avec les travaux sur le soutien à la vieillesse, la mise en visibilité du rôle joué par les femmes dans la famille et chez les professionnelles du soin. Mais, très vite, la critique des représentations des vieilles personnes comme fardeau ou charge (politiques gérontologiques) a permis de faire émerger la vieillesse comme « sujet » au sein du lien intergénérationnel (la question du temps notamment et de l'intérêt pour le parcours de vie) et dans les modes d'expression intimes du vieillir. L'apport de la problématique féministe autour des enjeux du rapport au temps et aux temporalités différentes des hommes et des femmes a été essentiel pour cette approche (voir notamment mon article « Les expériences temporelles des personnes âgées : des temps différents ? » et les diverses contributions dans le numéro spécial *Enfances, Familles, Générations* (2010)).

Comment la thématique que vous avez portée dans votre carrière s'est-elle maintenue après votre départ dans l'enseignement et la recherche ? Quelles transmissions de cette question se sont faites dans vos institutions de rattachement et auprès de vos collègues et étudiants ?

Jacqueline Trincaz : Ayant assuré la fonction de directrice de l'UFR SESS-STAPS de 2007 à 2011, j'ai tenu à montrer, au sein de l'Université Paris-Est Créteil, tout l'intérêt des formations que nous menions en sciences humaines et sociales appliquées à la gérontologie, et à souligner l'importance des recherches en ce domaine. L'UPEC étant une université pluridisciplinaire, nous avons été incitées à nous associer avec des chercheurs des facultés de médecine, de sciences économiques et de gestion, de droit, pour une plus grande visibilité du secteur. Dominique Argoud m'a succédé à la Direction de l'UFR et a poursuivi dans cette voie, tout en renforçant les partenariats sur la région. Avec Marion Villez, recrutée comme maîtresse de conférences sur le poste laissé vacant par le départ en retraite de Bernadette Puijalon, ils continuent à faire vivre la thématique du vieillissement, dans leurs enseignements de formation initiale, de formation continue et de formation par l'apprentissage. Marion Villez, ayant débuté sa carrière à la Fondation Médéric Alzheimer et ayant fait porter le sujet de sa thèse sur l'accompagnement des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer en

Ehpad, possède une bonne approche du terrain. C'est une grande satisfaction pour nous de voir que la relève est assurée et que nos successeurs travaillent et publient ensemble en parfaite harmonie, avec ce même plaisir qui nous a portés tout au long de notre carrière. Sur leur demande, nous intervenons encore épisodiquement pour des conférences ouvertes aux étudiants de Master, voire plus largement à des étudiants ou collègues d'autres disciplines.

Une autre grande satisfaction est de retrouver d'anciennes étudiantes devenues directrices d'Ehpad qui, à la demande de Dominique et Marion, acceptent de présenter leur parcours universitaire et leur métier à des étudiants de formation initiale. Faire découvrir les métiers du secteur de la gérontologie à des jeunes, qui *a priori* ne seraient pas intéressés et qui manquent de projets professionnels, leur apparaît comme une nécessité. D'une façon globale, la transmission a été bien faite.

Bernadette Puijalon : Avec Jacqueline Trincaz, nous avons eu la chance d'une transmission de flambeau heureuse. Avec Dominique Argoud qui a succédé à Jacqueline à la direction de l'UFR et Marion Villez qui a pris ma suite comme MCF, les formations continuent. Leur public est différent, les attentes aussi. Par beaucoup d'aspects, le département de Sciences sociales appliquées à la gérontologie n'a plus grand-chose à voir avec celui que nous avons créé, mais l'esprit reste le même, à savoir le lien fort entre la recherche et le terrain. Il nous arrive encore d'y faire de brèves interventions et j'ai pu transmettre l'ensemble de ma documentation personnelle. Avec d'autres compagnes de ma vie professionnelle, comme avec d'anciennes étudiantes, j'ai la possibilité d'échanger en ayant les mêmes clefs et références et cela continue à nous faire une belle complicité. Avec certaines, nous avons même créé un WhatsApp. Et nous nous retrouvons de temps à autre pour un thé ou un déjeuner : les bonheurs de l'amitié et de la complicité féminine.

Monique Membrado : De mon côté aussi, les enseignements se poursuivent au sein de l'Université et du Master que je co-dirigeais (GEPS, Genre, Égalité et Politiques Sociales), des collègues plus jeunes, reprennent et enrichissent cette thématique et l'intègrent dans des colloques et séminaires de recherche et dans des publications (Colloque « Nos futurs. Genre : bouleversements, utopies, impatiences », tenu en juillet 2023). Certaines au sein du LISST⁷ maintiennent la problématique (Colloque sur la déprise coorganisé par Anita Meidani) et s'inscrivent dans la continuité des liens avec le monde professionnel médical et social. Il reste à espérer (mais c'est vous qui allez répondre !) que ce sujet de recherche ne soit plus « objet » de dévalorisation ou d'étonnement chez nos collègues sociologues spécialistes d'autres thématiques (comment peux-tu travailler sur un sujet pareil !)... La sociologie du vieillissement reste-t-elle toujours marginale ?

Marie-Jo Guisset-Martinez : Rien ne me préparait à la gérontologie et pourtant ! En 1974, quand j'ai débuté dans le secteur vieillesse, tout était à faire : revenus, logement, santé, vie sociale. Poste après poste j'ai pu, à des positions déterminantes, défricher le terrain, innover presque sans contraintes avec l'accord de mes hiérarchies

⁷ Laboratoire Interdisciplinaire Solidarités, Sociétés, Territoires, Université de Toulouse II Le Mirail.

successives. (...) Je relis mon parcours professionnel comme un itinéraire fait de découvertes, de bonnes rencontres, de liberté, de confiance et d'un travail intense mais enthousiasmant. Liberté d'oser, de se tromper (peu en fait), car si je compare avec le présent : le poids des normes, les contraintes financières et la peur du risque conduisent à un appauvrissement des politiques publiques et de la vie institutionnelle et par là même des pratiques. Quant aux discours et annonces, ils provoquent déception et amertume (cf. le projet de loi *Dépendance* annoncé à plusieurs reprises depuis 2008... sans suite). Et la disqualification des professionnelles à domicile ou en Ehad entraîne une pénurie de personnel avec de graves conséquences sur la qualité de vie des personnes âgées en besoin d'aide et d'accompagnement.

Si nous comprenons bien, le devenir de la thématique est différent selon que l'on regarde l'université et les politiques publiques. À l'université, les équipes constituées autour de vos travaux perdurent avec ce même souci de lier recherche et formation professionnelle, savoirs académiques et interventions dans le champ gérontologique mais dans le champ politique, le constat est plus nuancé et le sillon reste à creuser. Peut-être aussi que de nouveaux enjeux ou sujets apparaissent. Que pensez-vous des recherches actuelles portant sur le genre et le vieillissement ?

Monique Membrado : Il me semble que le flambeau est repris, que les intérêts jusque-là balbutiants pour les vieillesse des femmes notamment s'accroissent et donnent des recherches riches et diversifiées, prenant en compte les nouvelles dimensions comme l'intersectionnalité.... Mais peut-être pas assez dans le sens de la compréhension du sentiment de vieillir et des expériences intimes. Beaucoup de recherches sur les dimensions institutionnelles il me semble, et pas assez sur les recherches auprès des personnes elles-mêmes, sur leurs paroles, leurs récits de vie, leur sentiment d'existence. À la suite du numéro de *SociologieS* paru sur la « *corporéisation du vieillissement* » (2012), les manières de vivre son corps vieilli pour les hommes comme pour les femmes mériteraient plus d'attention, pas seulement à travers les représentations des autres, des proches ou soignants mais surtout à travers les sentiments intimes de chacun. Mais peut-être depuis, des recherches qualitatives ont-elles été menées... Il reste à comprendre encore comment s'expriment les différences de genre dans la quotidienneté, à chercher autant que faire se peut, les transformations ou pas selon la place dans la famille, le statut familial, la présence ou non d'enfants, etc. Difficile, car il faut du temps. L'époque (mais là je parle comme une vieille personne !) n'est pas à la réalisation et à l'analyse patiente d'entretiens approfondis (ce qui demande du temps), à la participation aux recherches depuis la conception, jusqu'à l'analyse et à la publication en passant par la présence sur le terrain (beaucoup de nos « découvertes » émergeaient dans la situation même du travail d'enquête...) mais à la bibliométrie (qui commençait déjà quand je travaillais) et au découpage du travail entre diverses personnes...

Bernadette Puijalon : Votre question me fait prendre conscience que je ne les connais pas suffisamment. J'ai un regard qui porte plus sur les logiques militantes. Il y a eu des pionnières sur le sujet : Thérèse Clerc à l'origine des Babayagas. Nous l'avions accompagnée avec la Fondation de France. Mais aussi Maximilienne Levet-Gautrat

(sociologue à Nanterre) ou encore Philomène Magnin (la génération d'avant la mienne). Pour le vieillissement, je reviens à cette idée : ¾ des vieux sont des vieilles. Les dérives de l'infantilisation seraient-elles les mêmes si ce n'était pas le cas ? L'âgisme se combine redoutablement au sexisme mais Jacqueline Trincaz a mieux que moi travaillé le sujet. Quand je repense aux entretiens que j'ai menés, je constate à la lumière des avancées actuelles qu'il y avait deux mouvements qui se contrariaient : une volonté de lutte fondée sur des vécus inacceptables mais aussi une vision naturalisée du féminin. Old'up sous la houlette de Marie-Françoise Fuchs a mené ici plusieurs travaux. Le dernier sur l'observation participante en Ehpad me semble significatif de l'engagement de femmes âgées. Leur prochain travail (je fais partie du groupe de suivi) portera sur le domicile. Et si je regarde les changements observables dans le féminisme en général, je dirais que les féministes de ma génération (les soixante-huitardes) ont ouvert certaines brèches. Pendant longtemps, j'ai pensé que l'on ne pourrait pas faire mieux et j'ai même eu peur que les jeunes femmes ne luttent plus pour maintenir les acquis (droit à l'avortement, opportunités professionnelles...). Les dernières années m'ont rassurée ! Je suis bluffée et admirative, même si je reste prudente sur certaines avancées qui pourraient devenir des reculs (comme cela s'est passé pour ma génération qui a eu une approche trop individualisée) et piéger les femmes les plus fragiles.

Jacqueline Trincaz : De mon côté, je suis attentive aux recherches qui se centrent sur des actions plus spécifiques qui visent le changement. Je pense aux recherches sur les habitats coopératifs entre femmes âgées qui constituent une voie pour contrer l'isolement et l'affaiblissement physique et mental. Ils permettent une mutualisation des moyens, se présentent comme des lieux de convivialité, de rencontre où peuvent se développer des projets communs. D'autres travaux, tout en dénonçant l'injonction au vieillissement réussi, analysent les rôles citoyens joués par les femmes, contributrices bénévoles d'actions d'entraide et de solidarité. D'autres encore redonnent du poids à la parole des vieilles, au travers de recherches-actions ou au sein des Ehpad. Certains s'intéressent aux œuvres picturales d'artistes exprimant leur vieillesse au féminin. Il s'agit, me semble-t-il, d'un renouvellement des recherches sur les actions innovantes, qui mettent particulièrement l'accent sur la manière dont les femmes âgées sont actrices du changement : quelles stratégies elles convoquent dans la lutte contre l'effacement et l'exclusion ; quelles modifications du regard elles apportent sur les stéréotypes de genre, sur le corps et la sexualité au féminin et au grand âge, sur leur fragilité supposée ou leur inutilité sociale. Ces recherches sur des actions spécifiques me semblent une voie toujours prometteuse pour affronter ce couple fusionnel « âgisme et sexisme ».

Donc une attention portée aux recherches permettant l'expression en première personne des femmes âgées et gardant ce souci de dialogue avec les collectifs de femmes âgées et les actions qu'elles peuvent engager. Une dernière question maintenant qui a à voir avec cette prise en compte des effets des positions occupées par les chercheuses sur ce qu'elles regardent. Le fait de vieillir et d'être soi-même entré en vieillesse conduit-il à changer de regard sur un sujet de recherche qui a occupé une bonne partie de votre carrière ?

Jacqueline Trincaz : Pour ma part, la déconstruction de l'âgisme, analysé à la lumière du racisme, m'a permis de prendre conscience très tôt de ce phénomène inscrit structurellement dans nos sociétés. Et peut-être d'anticiper la manière de vivre cette période. Je ne peux pas dire comme Jean-Louis Trintignant : « *On ne nous a pas appris ce que c'est la vieillesse, on n'y est pas préparé.* » Je me sens tout à fait à l'opposé de cette attitude. Le fait d'avoir recueilli et analysé, au travers de tant d'entretiens, des paroles de jeunes sur les vieux, et des paroles de vieux sur leur propre vécu, a contribué largement à m'y préparer et m'a menée vers une forme d'accueil apaisé de cette période de la vie, qui, comme toutes les périodes de la vie, comporte ses joies et ses souffrances.

Bernadette Puijalon : Je me disais aussi : « *J'espère que je pourrai un jour expérimenter ce dont je parle* », c'est-à-dire « *j'espère vieillir assez longtemps pour vérifier mes dires* ». Cette réflexion philosophique sur le parcours des âges a fait que je n'ai pas vécu ma vie de la même manière. Mes relations de couple, l'éducation de mes enfants ont été autres. Vus dans une perspective longue et ouverte. De même, mes parents ont bénéficié de mon expertise. Ma mère a eu une démence qui a duré 18 ans et mon père a eu des problèmes physiques. Mon mantra était : « *ne jamais prendre le pouvoir* ». L'infantilisation (avec la meilleure volonté du monde) est avec la vision pathologique et déféctologique une des pires déviances de notre approche de la vieillesse. Sans avoir travaillé le sujet, je pense que je serais tombée dans le panneau (... avec la meilleure volonté du monde). Ma sœur m'a fait confiance, elle a compris les enjeux et nous avons à quatre vécu une aventure riche. Ensemble, nous avons su évoluer au rythme des événements, équilibrer les aides extérieures et le soutien familial, trouver la meilleure des institutions quand mes parents ont choisi d'y entrer (une petite unité de vie). Nous nous sommes quelquefois « plantées », nous avons dû rectifier, mais j'avais suffisamment de repères pour arriver à la meilleure harmonie. (...) Et me voilà septuagénaire ! J'expérimente tout ce que j'ai écrit sur le vécu intime du vieillissement : la surprise du vieillir, le sentiment d'étrangeté, le poids du regard des autres, la liberté offerte, la perception autre du temps, les relations avec les autres générations, le décès des pairs d'âge... C'est très intéressant d'avoir les clefs intellectuelles de ce que l'on vit. Cela n'empêche pas d'avoir à le vivre (je vérifie que le décès des pairs d'âge est bien une des grandes souffrances du vieillissement). Simplement, je sais mettre les mots plus facilement. Je suis accompagnée par des figures marquantes de plus âgés avec lesquels j'ai échangé au cours des décennies passées et aussi par les centaines d'entretiens et de textes autobiographiques lus sur le sujet (un corpus dont l'énormité me sidère, mais cela s'explique par quarante ans sur ce même sujet). Actuellement, plusieurs de mes amies sont nonagénaires et je continue à apprendre d'elles en espérant que je pourrai

aussi vivre cet âge-là et continuer mes vérifications. La vieillesse est un continent complexe qui change sans cesse et qui découvre au jour le jour ses difficultés et ses richesses. J'ai le sentiment d'y avancer avec une bonne carte. Je suis très sollicitée par des amis qui avancent plus en aveugle, auxquels j'essaie de donner mes clefs. Je ne souhaite plus intervenir dans le champ de la gérontologie (chaque génération redécouvre en y mettant des mots autres) mais dans mes nouvelles activités associatives, je suis invitée à partager mes connaissances et c'est un plaisir. Ainsi, je viens d'accompagner un groupe de lecteurs du journal *La Vie* lors d'une croisière sur le Douro en animant trois conférences sur le thème du vieillir.

Monique Membrado : Alors oui, nous y voilà ! Ce que tant de personnes « objets » de nos enquêtes (peu ou prou de notre âge actuel !) nous disaient sur le temps qui passe, la société qui nous fuit et que l'on fuit, l'éloignement de ce monde que l'on ne comprend plus et qui ne nous comprend plus... Tout cela aidé par la perte des proches de notre âge, de notre génération ou par la figure du « vieux » endossée par certains d'entre eux ou elles... (mais plus par eux !) Oui en partie bien sûr je le vis et j'entends autour de moi s'exprimer ces peurs, ces angoisses liées au temps qui passe et qui nous est limité... mais aussi ces sourires sur le constat quotidien ou presque de ces petites douleurs nouvelles qui s'installent... au lever du matin, sur cette fatigue qui nous prend et nous endort sur le canapé avec un livre ou devant la télé, plus fréquente, et qui nous fait repousser parfois des voyages..., des activités, sur ce sentiment qu'on est « plus fragile ». Et puis oui comme le disait justement Bernadette Puijalon dans un de ses beaux textes, et que nous avons retrouvé dans les enquêtes, la vieillesse me tombe dessus même si j'ai le discours prêt pour rationaliser et rendre acceptable cette expérience ! Alors quid du processus ? Oui j'ai toujours défendu avec d'autres (notre écriture restait militante d'une certaine manière) que vieillir ne s'entendait que comme expérience dans un parcours de vie, que le vieux ou la vieille n'était pas un autre mais ce ou cette jeune qui avançait vers... Je le pense toujours très fort et c'est le seul moyen de lutter contre les ségrégations par les âges et l'âgisme tout simplement. Mais on ne peut faire l'impasse sur ce sentiment de l'existence qui fait qu'être vieux ou vieille a un sens singulier en dehors même de l'histoire des générations. C'est très étrange cette sensation de constater que l'âge serait plus fort que l'appartenance à une génération. J'avais remarqué il y a plusieurs années, en Espagne, que les femmes âgées marchant bras dessus bras dessous dans la rue sont les mêmes dans leurs attitudes et dans leur apparence physique que celles que je voyais dans ma jeunesse. Y aurait-il plus un effet d'âge que de génération ? En tous les cas, l'avancée en âge a toujours eu de forts retentissements sur le regard des chercheuses s'étant intéressées à la question. Si les féministes de notre génération ont en effet fait plus qu'ouvrir des brèches, le vieillissement était loin d'être leur souci principal, sans doute trop lié à la dimension physiologique et biologique du corps féminin, dont elles souhaitaient s'affranchir. Ce silence a été rompu en effet par des expériences militantes comme les Babayagas ou encore les Olgas en Allemagne, les Black Panthers en Amérique, mais les chercheuses s'y sont intéressées depuis une vingtaine d'années seulement et parce qu'elles... vieillissaient ! Comme a pu le faire Simone de Beauvoir qui disait : « *Plus que la mort, c'est la vieillesse qu'il faut opposer à la vie. Elle en est la parodie* » ! (voir « Vieillir » dans le dictionnaire des féministes)

Merci à vous pour ces beaux témoignages et les perspectives de réflexion qu'ils ouvrent. Ils sont inspirants parce qu'ils montrent comment un champ de réflexion peut se constituer y compris aux marges et par le bas, à travers des alliances construites avec des hommes et des femmes, issus de la société civile, mais aussi, avec des administrations nationales et européennes, à un moment où l'institution universitaire n'était pas vraiment en relais. Ils rappellent aussi l'importance des liens forts entretenus avec les « sujets » de la recherche – sujets témoignant dans les entretiens, mais aussi, suggérant des questionnements aux chercheuses et agissant dans des collectifs que les travaux universitaires passés ont pu nourrir. Ils révèlent aussi la force d'une posture de recherche forgée à partir d'une position minoritaire consciente de ce que les chercheuses font à leur sujet de recherche et de ce que ce sujet peut leur faire en retour.

Pour aller plus loin

- Charpentier, M. (1995). *Condition féminine et vieillissement*. Éditions du Remue-Ménage.
- Charpentier, M., & Quéniart, A. (dir.) (2009). *Vieilles, et après ! Femmes, vieillissement et société*. Éditions du Remue-Ménage.
- Freud, S. (1981). La disposition à la névrose obsessionnelle : une contribution au problème du choix de la névrose. Dans S. Freud, *Névrose psychose et perversion* (trad. fr. par D. Berger, P. Bruno, D. Guérineau, F. Oppenot, pp. 189-197). Presses universitaires de France (ouvrage original paru en 1913 sous le titre *Die Disposition zur Zwangsneurose: ein Beitrag zum Problem der Neurosenwahl*).
- Guberman, N., Maheu, P., & Maillé C. (1993). *Et si l'amour ne suffisait pas... Femmes, familles et adultes dépendants*. Éditions du Remue-Ménage.
- Guichard-Claudic, Y., Le Borgne-Uguen, F., Pennec, S., & Thomsin, L. (2001). L'expérience de la retraite au masculin et au féminin Des parcours diversifiés selon les appartenances sociales. *Cahiers du Genre*, 31(2), 81-104. <https://doi.org/10.3917/cdge.031.0081>
- Guisset, M.-J. (1991). Un observatoire privilégié : entretien avec Bernadette Veysset-Puijalon. Dans B. Veysset-Puijalon (dir.). *Être vieux, de la négation à l'échange* (pp. 84-89). Éditions Autrement.
- Guisset-Martinez, M.-J. (2008). Peut-on innover en matière d'accompagnement des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer ? *Gérontologie et société*, 31(126), 77-89. <https://doi.org/10.3917/gs.126.0077>
- Kerisit, M. (2000). Les figures du vieillissement des femmes en gérontologie. Dans S. Frigon, & M. Kerisit, *Du corps des femmes. Contrôles, surveillances et résistances* (pp. 195-228). Presses universitaires d'Ottawa.
- Kerisit, M., & Pennec, S. (2001). La « mise en science » de la ménopause. *Cahiers du Genre*, 31(2), 129-148. <https://doi.org/10.3917/cdge.031.0129>

- Membrado, M. (2002). L'aide à la vieillesse à l'épreuve des rapports sociaux de sexe. Dans N. Lefevre (dir.), *Le genre : de la catégorisation du sexe* (pp. 151-172). L'Harmattan.
- Membrado, M. (dir.) (2010). Expériences temporelles du vieillir. *Enfances, familles, Générations*, (13), <http://www.efg.inrs.ca> et <http://www.erudit.org/revue/efg>
- Membrado, M. (2013). Le genre et le vieillissement : regard sur la littérature. *Recherches Féministes*, 26(2), 5-24. <https://doi.org/10.7202/1022768ar>
- Pujalon, B., & Trincaz J. (2000). *Le droit de vieillir*. Fayard.
- Trincaz, J. (1998). Les fondements imaginaires de la vieillesse dans la pensée occidentale. *L'Homme*, (147), 167-190. <https://doi.org/10.3406/hom.1998.370511>
- Voléry, I., & Legrand, M. (2012). L'autonomie au grand-âge : corporéisation du vieillissement et distinctions de sexe. *SociologieS* [En ligne], Dossiers, mis en ligne le 15 novembre 2012. <https://doi.org/10.4000/sociologies.4128>